

Heureux dans cette retraite studieuse, Campe avait commencé divers ouvrages d'éducation, lorsque le duc de Brunswick, juste appréciateur de ses talents, le nomma conseiller des écoles dans le duché de Brunswick et chanoine du chapitre de Saint-Syriac. Campe n'avait pas sollicité ces deux places; loin de là, il eût préféré le repos dont il jouissait à Tristow aux honneurs qui devaient l'éloigner de ses élèves chéris; mais il y avait là aussi des devoirs à remplir, et il pouvait encore être utile. Ces considérations l'emportèrent sur ses goûts; il en fit le sacrifice à sa patrie. Il arriva à Brunswick en 1787, et l'accueil distingué que lui fit le prince le confirma dans l'espoir qu'il ne serait pas contrarié par le pouvoir dans l'exercice de ses fonctions. A peu près à la même époque, il obtint la direction de la librairie d'éducation de Brunswick.

Campe avait déjà publié plusieurs ouvrages qui avaient contribué à appeler sur l'auteur l'attention publique; le premier, qui avait pour titre : *les Facultés dont est douée l'âme humaine de sentir, de penser, etc.*, et publié en 1776, était un petit traité dans lequel l'auteur exposait avec beaucoup de clarté les principes de la philosophie et les mettait à la portée de la jeunesse; il les résuma ensuite dans un autre livre, *la Petite Psychologie pour les Enfants*, qui parut à Hambourg en 1780. Un troisième ouvrage, qui eut beaucoup plus de succès, le *Livre de Morale à l'usage des Enfants*, avait signalé et caractérisé en même temps le talent spécial de Campe pour un genre de composition dans lequel il devait être supérieur.

Mais ce fut le *Robinson Crusoe* en dialogues qui plaça Campe au premier rang des auteurs qui travaillaient pour le jeune âge; il avait, il est vrai, imité l'ouvrage de Daniel de Foë; toutefois, si le fond ne lui appartenait pas, si les principaux épisodes de cette *Odyssée* si intéressante étaient empruntés de l'œuvre de l'auteur anglais, il avait su donner à l'imitation des formes qui constituaient le mérite de l'originalité pour l'écrivain allemand. Comme il destinait son ouvrage à l'enfance, il trouvait dans le dialogue un moyen d'explication pour faire pénétrer plus facilement les notions de morale et de science dans les jeunes intelligences; le dialogue lui permettait d'entrer dans des détails pleins d'intérêt, de suspendre le récit par des digressions de différente espèce, mais qui toutes concernaient au même but. D'un autre côté, Campe avait évité le défaut principal reproché à l'auteur anglais, souvent éffusif, et dont la narration est quelquefois surchargée d'un luxe de dissertations scientifiques qui fatiguent le lecteur. Campe a retranché ces hors-d'œuvre pour y substituer, mais dans une juste mesure, des réflexions qui sont à la portée du jeune âge : J.-J. Rousseau voulait que *Robinson Crusoe* fût la première lecture de son *Émile*. On doit croire que s'il avait connu l'ouvrage de Campe, il l'aurait préféré au livre de Daniel de Foë.

Le *Robinson Crusoe* allemand a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et même en turc; il en existe sept ou huit traductions françaises; Campe en donna lui-même une traduction latine en 1781. M. Goffaux, professeur de troisième au Lycée Impérial (aujourd'hui collège de Louis-le-Grand), publia aussi, en 1808, une traduction, ou plutôt un résumé en latin de l'ouvrage de Campe; le *Robinson Crusoe* de ce professeur distingué, dont la mémoire est restée chère à ses anciens élèves, écrit avec une simplicité élégante, a été souvent réimprimé, et nous trouvons dans la préface de ce traducteur quelques lignes qui expliquent la préférence qu'il a donnée à Campe sur l'auteur anglais : « *Cum autem Robinsonis Anglici fabularis historia multa digressione curriret atque in omnibus quo ad pueros pertinent satis-*